

Séminaire de Frank Lestringant  
« Hétérotopie, hétérologie : espaces autres, espaces de l'autre  
dans la littérature des voyages (XVIe – XIXe siècles) »  
2010 – 2011

# Hétérotopies, hétérologies

dans *Les Aventures de Monsieur Robert Chevalier, dit de  
Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la nouvelle France de  
Lesage*

(parties I, II et VI, correspondant à l'histoire de Beauchêne)

\*\*\*

**Benjamin Bokobza**  
**Master 1 de littérature française « de la Renaissance aux Lumières »**

« *Les Aventures de Monsieur Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la nouvelle France* de Lesage est un roman maudit », remarque François Bessire<sup>1</sup>. Ce livre, à propos duquel Henri Coulet déplore avec sévérité l'absence du talent qu'il reconnaît à l'auteur de *Gil Blas*, n'a guère connu un grand succès depuis sa parution en 1732, ni soulevé l'intérêt de la plupart des critiques. Une étude à travers les concepts d'hétérotopie et d'hétérologie des livres I, II et VI, qui constituent le récit principal du roman, où nous est racontée l'histoire de Beauchêne, pourrait montrer qu'il s'agit là d'un « injuste oubli », que dénonçait il y a un siècle Gilbert Chinard.

L'avertissement du libraire au lecteur, en exergue du livre, le range dans le genre des mémoires. En effet, il est désormais attesté que Robert Beauchêne, né à la Pointe-aux-Trembles, dans les environs de Québec, en avril 1686, et mort en duel à Tour, en décembre 1731, a bel et bien existé, et que Lesage, par la veuve du personnage, disposait des mémoires qu'il avait rédigés après avoir enfin mis un terme à sa carrière flibustière. Mais Lesage s'est incontestablement approprié cette matière brute, manifestant sa présence auctoriale par des références bibliques, mythologiques ou littéraires, ou par l'ironie mesurée qu'on lui connaît et dont hérite Beauchêne. Ce dernier, au même titre que Nau l'Olonnais, Montauban ou Morgan, n'est donc plus tant un personnage de l'histoire, même romancée, de la flibuste, qu'un véritable héros de roman. Par sa fictionnalisation et l'évidence que lui confère le récit à la première personne, ce marginal, toujours insoumis et enclin à la violence, devient une véritable figure « philosophique », porteuse des interrogations du temps sur la relativité des mœurs, le lien social et la liberté. Beauchêne, fils de Français installés en Nouvelle-France, se révolte très tôt contre le conformisme de ses parents et de sa colonie d'origine, jusqu'à se laisser capturer à l'âge de sept ans par des Iroquois qui l'adoptent et avec lesquels il demeure six années. L'enfant prodigue retourne chez ses parents mais se lasse à nouveau de la discipline bourgeoise ; à la tête d'une petite troupe d'Algonquins, il sème la terreur à Québec mais quitte ses compagnons après avoir été remarqué puis recruté par des flibustiers. Cette entrée dans l'univers de la flibuste marque le début d'errances entre l'Amérique, l'Europe et l'Afrique, racontées aux livres I, II et VI ; car du livre III au livre V, le chevalier de Beauchêne laisse la parole au comte de Monneville, qu'il a libéré des cales d'un vaisseau anglais. Il n'est pas illégitime de ne nous consacrer ici qu'à l'histoire de Beauchêne ; elle entretient évidemment des rapports, souvent d'inversion, avec celle de Monneville, et nous ne nous interdirons pas, à l'occasion, des abordages. Mais le récit du chevalier fonctionne d'une manière autonome, au point qu'Henri Coulet parle d'un

---

<sup>1</sup> Les ouvrages des auteurs auxquels il est fait référence au cours du développement figurent dans la bibliographie annexe.

« roman de la flibuste » pour désigner les parties I, II et VI d'un livre qui contient aussi, à l'intérieur de l'histoire du comte, selon son dire, un « roman exotique » et un « roman passionnel ».

Il est stimulant d'analyser ce roman de la flibuste au crible des concepts d'hétérotopie<sup>2</sup> et d'hétérologie<sup>3</sup>, tels qu'ils ont été définis respectivement par Michel Foucault et Michel de Certeau. Ces notions entretiennent entre elles un lien étroit : l'hétérotopie, si elle renvoie d'abord à un lieu concret, est aussi *l'espace de parole de l'autre*. Jusqu'à quel point ces deux concepts éclairent-ils notre texte ? A l'évidence, il ne s'agira pas de dresser un inventaire, aussi exhaustif que fastidieux, des lieux de l'autre que le narrateur-personnage fréquente puis raconte successivement, ni encore d'entasser les discours sur l'autre ainsi que les discours où l'autre parle, mais plutôt d'analyser le rapport qu'entretient le héros-narrateur - donc le roman, et peut-être celui de Lesage de 1732 - avec les principaux espaces de l'autre. Le concept d'hétérotopie permet du reste de construire avec intérêt un réseau hiérarchisé des *lieux autres* que le personnage traverse au cours de ses aventures – des prisons de Jamaïque ou d'Irlande aux vaisseaux flibustiers, en passant par le canton iroquois et la riche habitation de M. de Rémoussin à Port-de-Paix. Dans quelle mesure Beauchêne est-il ouvert à ces espaces, et se révèle capable d'interroger les certitudes et les préjugés de sa culture européenne d'origine ? Mais quelles sont aussi les limites de l'application du concept d'hétérotopie à un héros du *mouvement* ? Et si le chevalier est capable, souvent, d'un discours décentré sur l'altérité, est-ce véritablement pour inviter les lecteurs à une conversion de leur regard ? Certes l'« esprit des Lumières », avec son relativisme culturel, souffle dans le récit de Beauchêne – et plus encore dans le récit intercalé de Monneville à travers l'histoire de Mlle Duclos - ; mais la question reste de savoir si l'intérêt pour l'autre n'est pas subordonné à un vitalisme à la recherche des lieux, *quels qu'ils soient*, où il pourrait trouver à s'épanouir.

Après avoir vu en quoi Beauchêne s'apparente à un héros philosophique, capable de jeter sur l'autre – le canton des Iroquois, le vaisseau des flibustiers - un regard distancié, au point de faire le procès de sa civilisation et de paraître devenir autre lui-même, nous

---

<sup>2</sup> L'hétérotopie est un lieu institué par les sociétés en contre-point de la norme sociale, tel que le cimetière qui est le lieu des morts par rapport à la société des vivants et qu'on place hors de la ville au XIXe siècle, ou encore les prisons et les cliniques qui recueillent tout comportement déviant ou impur, mais également les lieux où l'exclusion est liée à l'élévation, comme c'est le cas du couvent. (Voir Foucault, « Des espaces autres. Hétérotopies », Conférence de 1967, in *Dits et écrits* - 1984)

<sup>3</sup> L'hétérologie est un concept employé par Michel de Certeau en premier lieu pour qualifier l'histoire, qui est une discipline dans laquelle un narrateur rapporte des faits et des témoignages sur l'autre qui lui est nécessairement muet : il est cet « autre toujours manquant et toujours présumé ». Ainsi, l'hétérologie est un discours sur l'autre, dans lequel un narrateur fait parler l'autre, mais, en même temps, révèle que lui-même se situe en contre-point par rapport à son objet. Par exemple, dans le cas de l'ethnologie, le discours source est inclus au sein d'un autre discours – celui de l'ethnologue – qui veut apporter un témoignage sur une altérité, mais qui en même temps se met lui-même en scène, ce qui permet d'instruire autant sur l'objet que sur le sujet du discours (Voir par exemple *L'absent de l'histoire* ou *L'écriture de l'histoire* de Michel de Certeau)

montrons que le héros n'échappe pas toujours, pour autant, aux préjugés de sa culture et de son pays d'origine auxquels il reste attaché. Enfin, nous verrons que la « philosophie » de ce roman de la flibuste réside moins dans l'ouverture à l'autre que dans un culte positif de l'énergie, pour lequel les concepts d'hétérotopie et d'hétérologie perdent de leur pertinence.

\*\*\*

La condition qui permet au jeune Beauchêne de jeter sur l'autre un regard libéré des préjugés de sa société d'origine réside avant tout dans sa marginalité par rapport à celle-ci. Dès son enfance, il refuse la « servitude volontaire » à laquelle les Européens se résignent pour assurer leur sécurité. On lit d'emblée : « *Ils* [ses parents] vivaient là [aux environs de Montréal] dans cette heureuse tranquillité que procure aux Canadiens la soumission que le gouvernement exige d'eux. *J'*aurais été bien élevé si j'eusse été disciplinable, mais je ne l'étais point. » Aucune première personne du pluriel ne vient désigner l'unité d'une famille; le fossé qui sépare le jeune garçon des siens se manifeste par le fort contraste entre la troisième personne du pluriel et la première personne du singulier. Ce qui le distingue d'un enfant ordinaire s'exprime par le détour de la métaphore et de l'euphémisme : « Je n'étais pas content que je n'eusse entre les mains couteaux, flèches, épées, pistolets : c'étaient là mes *poupées* ».

Si Francis Assaf refuse de qualifier le roman de picaresque, il lui trouve néanmoins des « éléments picaresques » ; ainsi notamment de l'affranchissement progressif de Beauchêne par rapport à sa famille. L'enfant planifie avec succès son enlèvement par des Iroquois qui attaquent pourtant son village : « Beauchêne, en passant à l'ennemi, effectue une rupture fondamentale non seulement avec sa famille mais aussi avec sa nation » note Francis Assaf. Il finit certes par revenir chez ses parents après quelques années ; mais il se lasse à nouveau de cette société qui bride son impétuosité et décide de se rendre à Québec, où il prend du service sur une frégate flibustière destinée à faire la chasse aux vaisseaux anglais. La rupture définitive avec son passé est dès lors consommée ; en s'embarquant sur un vaisseau ironiquement baptisé « La Biche », il devient pour de bon « orphelin » comme l'est, ou finit par l'être, le picaro.

Dès lors que le héros s'est libéré de toute attache, il est disposé à se tourner sans préjugés vers l'autre, jusqu'à la possible métamorphose – il devient pour un temps sauvage, se transforme en flibustier - que lui permet une faculté exceptionnelle d'adaptation. Au sujet des coutumes iroquoises, il déclare en effet : « J'en ai même tellement pris l'esprit, que je me suis regardé longtemps comme Iroquois ». Il apprend à parler couramment la langue de ces Amérindiens et, d'une manière générale, il fait sien le discours de l'autre. Dans la prison de

Kinselt, en Irlande, où il est prisonnier, des bourreaux inhumains encouragent des luttes pour la survie entre les prisonniers, en déclarant le vainqueur provisoire « le *coq* des prisonniers » ; échauffé par la bravade du détenteur du titre, Beauchêne écrit avec un humour que rend noir la cruauté des circonstances : « Je ne regardai plus le *coq* que comme un *poulet* et je lui dis avec fureur que je le prenais au mot. ». Pour ce qui est de la flibuste, « quinze jours après notre embarquement, je n'étais pas plus neuf que les autres ». L'identification est totale avec les flibustiers, le personnage-narrateur employant quasi systématiquement, pour raconter ses aventures sur mer, la première personne du pluriel. Beauchêne ne peut être distingué de la mêlée qu'il forme avec ses compagnons d'armes.

Le héros, fort de sa connaissance de l'autre, apparaît ainsi comme un pont jeté entre les mondes, et un moyen de les comparer les uns aux autres. Il doit d'abord rendre compréhensibles à ses lecteurs européens les coutumes que ces derniers, du fait de leurs préjugés, auraient tendance à juger absurdes ou barbares, au besoin par la recherche d'équivalents. Ainsi écrit-il que les Iroquois « avaient grand soin, surtout, de ne pas oublier les chevelures de ceux qu'ils avaient tués » avant d'ajouter « Voilà les *drapeaux* qu'ils aiment à prendre sur les ennemis ». La coutume des vainqueurs iroquois n'apparaît dès lors pas plus absurde que celle des vainqueurs européens qui s'emparent de l'étendard ennemi. Le narrateur ajoute que les Iroquois sont estimés à proportion de la quantité de chevelure qu'ils possèdent - ce qui finalement n'est pas si stupide -, « sans toutefois que la gloire d'un père qui se sera distingué des autres par son courage, influe le moins du monde, comme en Europe, sur un fils qui paraîtra indigne de lui ». La société iroquoise se fonde sur le mérite personnel, et non sur la naissance comme dans les sociétés européennes, inégalitaires. Le narrateur montre qu'il se déprend soi-même, dans l'acte d'écriture, des représentations de sa culture première : « En arrivant dans le village, je retrouvai une mère. Une femme qui venait de perdre dans le combat un de ses enfants avec son mari, m'adopta ; faisant choix d'un autre époux, elle fut bientôt consolée. *Mais je parle en Européen* ; elle n'avait pas besoin de consolation ». L'épanorthose revêt une vertu pédagogique de relativisation culturelle. Mais plus encore qu'à la tolérance, Beauchêne nous invite, comme de nombreux prédécesseurs et notamment Montaigne, à l'admiration pour le courage de ces « sauvages » ; les prisonniers iroquois avant d'être exécutés entonnent « ce qu'ils appellent leur *chanson de mort* » - là encore, le narrateur fait figure de traducteur à la recherche d'équivalents -, et regardent comme « une marque de lâcheté [...] de ne pas chanter quand on va perdre la vie. Il y a peu d'Européens capables d'un si grand sang-froid ». D'une manière plus générale, ce peuple soi-disant « barbare » possède, dans son « ignorante simplicité », des qualités morales qui font souvent défaut aux Européens, comme la « bonne foi », la « franchise ». Il est d'ailleurs remarquable que le terme de « barbarie » éclate surtout pour qualifier l'attitude du geôlier *irlandais* de la prison de Kinselt, un lieu d'une cruauté quasi

concentrationnaire, qui n'a rien d'une « hétérotopie de perfectionnement », où mille cinq cent prisonniers français sont traités comme des bêtes. Significativement, la seule fois où le héros passe en Europe génère le récit d'un cauchemar. Mais la culture européenne contamine aussi l'habitation luxueuse de Monsieur de Rémoussin qui invite généreusement Beauchêne à y séjourner – mais aussi pour offrir aux dames le spectacle d'un « Iroquois » inoffensif. Cette hétérotopie autosuffisante où le héros pourrait couler des jours paisibles apparaît bien, en soi, comme une localisation concrète de l'utopie ; mais il n'en est rien pour un « bon sauvage » tel que lui. Constatant sa « naïveté » auprès des femmes, Monsieur de Rémoussin et ses amis confient par plaisanterie à la négresse Angolette la mission de le déniaiser. Le narrateur laisse alors échapper une déploration aux accents rousseauistes : « O gens du monde, qu'il est difficile que l'innocence se conserve longtemps parmi vous ! ». Du reste, selon Gilbert Chinard, *Les Aventures de Beauchêne*, contribuent, même pour une part modeste, à préparer les idées contenues dans le *Second Discours*. Dans ce « roman à la mode » - en dépit de son peu de succès ! - l'aventurier révolté et passionné représente pour Chinard quelques-unes des aspirations de son temps à une liberté sans entraves. La maladie potentiellement mortelle qui frappe le héros dans cette exquise habitation trouvera un écho symbolique avec celle qu'il connaîtra dans l'affreuse prison de Kinselt : dans les deux cas, et même si tout est fait dans le premier pour le guérir, il s'agit d'une hétérotopie négative et mortifère pour le personnage, qui fuit une société corrompue soit par ses plaisirs, soit par sa cruauté. L'hospitalité de Monsieur de Rémoussin présente du reste une dimension carcérale : « Vous comptez sans votre hôte, répliqua-t-il, si vous vous proposez de nous quitter dès demain ». L'espace iroquois, même s'il est dénué de raffinement, est bien plus positif, car le héros peut y vivre en toute liberté ; le concept d'espace n'est d'ailleurs pas ici pleinement pertinent, car les Iroquois nous sont plus souvent représentés en train de courir les bois que d'habiter leur canton.

Mais le vaisseau flibustier, qui constitue l'hétérotopie principale de l'histoire de Beauchêne, l'attire encore davantage. A priori, ces cruels flibustiers qui multiplient les carnages et pillent les navires, dans nos pages comme ailleurs, ne devraient en rien susciter la sympathie. Le roman en donne néanmoins une image très positive, à la suite de l'*Histoire des aventuriers flibustiers* d'Exquemelin, qui a largement répandu à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle le mythe de la flibuste, d'autant plus qu'en 1732, date de la publication du roman de Lesage, la flibuste française s'est éteinte depuis trente ans et peut ainsi constituer un objet de nostalgie. Comme le canton des Iroquois, cette hétérotopie vérifie la propriété d'ouverture et d'accessibilité que Foucault attribue, entre autres, au concept : de même que les Amérindiens adoptent les jeunes enfants de leurs ennemis, de même les flibustiers admettent Beauchêne, dont ils remarquent le courage et l'ardeur belliqueuse. Ils acceptent jusqu'à des êtres qui ne semblent pas avoir leur place sur un vaisseau guerrier, tel ce

« méditatif malebranchiste » dont ils se passionnent pour la conversation. Le principe d'hétérochronie est aussi vérifié : le temps passe, semble-t-il, plus vite sur le vaisseau des flibustiers car, comme le narrateur en fait le constat, « ils vieillissent rarement dans leur profession ». Surtout, le monde flibustier, comme toute hétérotopie, n'est pas sans entretenir des liens avec l'extérieur. A titre d'exemple, quoiqu'ils ne respectent pas au moins deux des Dix Commandements, ils récitent une prière publique matin et soir et entonnent le Salve avant l'abordage... Si leurs fins sont immorales, ou amoraux, ils poussent à l'extrême ce que la société reconnaît comme des valeurs : la bravoure, certes jusqu'à la folle témérité, mais aussi la solidarité – chaque homme se lie à un autre avec qui il échange un serment d'assistance mutuelle - et l'égalité de tous, comme le rappelle un flibustier à Beauchêne : « Nous sommes tous égaux, et notre capitaine n'a point d'autre privilège que celui de passer pour avoir lui seul deux voix dans les délibérations ». Semble se réaliser une sorte d'utopie démocratique et masculine où la femme n'a pas sa place, ni par conséquent l'amour - la maîtresse que le flibustier Tout-en-muscles a menée sur le vaisseau tombe symboliquement dans la mer lors d'un abordage, et son amant la suit dans la mort. Notre roman vérifie point par point l'introduction de Réal Ouellet et Patrick Villiers à *l'Histoire des aventuriers flibustiers* : le mythe vient bien de « la transcendance de l'individuel (la cruauté, l'exaction) par le collectif (le pacte, l'honneur), ce dernier absolvant l'écart de conduite ou la cruauté ». Le vaisseau flibustier devient alors le modèle paradoxal à l'aune duquel juger les sociétés européennes monarchiques, où le pouvoir ne vient pas du consensus mais de la tradition et de la naissance. Le discours de Beauchêne n'hésite pas à renverser les certitudes : lorsqu'il écrit que, par reconnaissance pour le respect de la parole donnée, les Espagnols « furent si contents [...] qu'ils répandirent le bruit de cette action dans toutes les îles avec des éloges infinis, comme si *l'honnête homme* en faisant son devoir méritait des louanges », nulle ironie ne semble perceptible dans l'emploi de cette expression consacrée. Plutôt que de condamner l'absence de discipline des flibustiers au combat, il juge ridicule « le flegme avec lequel les soldats d'un bataillon [...] ne songent qu'à mesurer leur démarche, tandis que les ennemis ont le temps d'en déranger la symétrie à coups de fusil » : l'antithèse de l'abstraite « symétrie » avec les bien réels « coups de fusil » est heureuse ; elle nous rappelle que le bon sens n'est peut-être pas toujours où on croit.

Iroquois et flibustiers, ces deux déclinaisons du « bon sauvage » contre le « civilisé pervers » incarnent donc cette figure de l'autre à laquelle Beauchêne s'intéresse au point de s'y convertir. Ces espaces de l'autre servent de révélateur des tares de la société. Celles-ci transparaissent essentiellement à travers le récit intercalé du comte de Monneville, qui peut s'expliquer par un souci de contraste avec le « roman flibustier » : l'immoralité de l'Ancien Monde qu'il nous dépeint, où l'argent et la caste dénaturent les rapports humains, s'oppose à la vertu des « sauvages » et des flibustiers. Dans l'histoire de Beauchêne, cette société

« dénaturée » s'incarne dans les hétérotopies suivantes : le trop paisible bourg canadien que fuit le jeune héros, l'habitation trop délicieuse de Monsieur de Rémoussin, la « belle habitation » de M. Legendre alias Monneville, enfin les inhumaines prisons de Jamaïque et d'Irlande. Des deux hétérotopies positives, le canton iroquois et le vaisseau flibustier, c'est la seconde qui l'emporte aux yeux du héros - nous en verrons la raison.

Beauchêne porte bien mal son nom, puisqu'il apparaît comme un héros dont l'aptitude au *déracinement* permet de partir, pour toujours, à la découverte des espaces de l'autre ; si nous devons néanmoins chercher à son nom une motivation, nous penserions à un être resté à l'état de *nature*, doté d'une force physique exceptionnelle et qui, comme le chêne sur la terre, s'illustre par sa *longévité* sur les mers. Ce bel arbre a pourtant emporté avec lui les racines de la terre à laquelle il s'est arraché.

\*\*\*

Beauchêne, quoiqu'indéniablement pourvu d'une certaine liberté de jugement, reste tributaire des préjugés de sa civilisation d'origine. De même que Monneville raconte avoir été déguisé en fille dans sa jeunesse – les échos entre les deux récits sont nombreux -, il apparaît *a posteriori* dans la narration que la métamorphose de Beauchêne en Iroquois tenait du simple déguisement, comme si la frontière restait infranchissable entre le même et l'autre – Mlle Duclos, elle, accomplira un saut définitif de l'Europe vers les Amérindiens dans le récit de Monneville, en devenant la « Sakgame » d'une tribu huronne. Avant de céder la parole à Monneville à la fin du deuxième livre, Beauchêne lui déclare : « vous voyez en moi ce jeune homme qui, faisant sottement l'Iroquois, quoique Canadien, pensa payer de sa vie le ridicule désir de passer tout de bon pour sauvage » : non plus un « jeu de l'amour et du hasard », mais jeu du même et de l'autre, où la confusion d'un rôle n'est qu'éphémère. Fait remarquable, les Iroquois demeurent, du début à la fin du récit du chevalier, des « sauvages », étiquette refusée par Montaigne dans son essai « Des Cannibales », dont certaines pratiques barbares – comme celle qui consiste à brûler les prisonniers liés à un poteau « autour duquel on allumait quatre feux à une distance assez grande, pour que ces misérables fussent des deux et quelquefois des trois jours entiers à rôtir avant que d'expirer » - sont désignées comme telles, alors que celles des colons français demeurent occultées ou apparaissent comme la malheureuse conséquence des premières. Il est vrai que l'expression péjorative se colore parfois d'affection avec le possessif, comme lorsque l'adolescent, de retour à Montréal après avoir vécu plusieurs années chez les Iroquois, déclare « Je regrettai bientôt mes sauvages ». Néanmoins, la séparation perméable entre « une nature civilisée, humaine et obligeante » « telle [...] entre autres la Française » et un peuple de « sauvages » : on voit que Beauchêne, sinon Lesage, impose parfois silence à sa nostalgie « rousseauiste ». De surcroît, si le chevalier est bien un héros du déracinement et



qu'il s'achemine bien, à terme, vers l'« orphelinage » caractéristique du picaresque, n'occultons pas ce que Francis Assaf nomme « un épisode curieux et non picaresque » du roman, celui d'un bref retour aux origines de l'enfant prodigue : « je voulus par curiosité voir mes parents sans me faire reconnaître. Je m'imaginai que c'était une chose aisée ; je me trompais : ma résolution ne put tenir contre les mouvements de tendresse que la nature inspire dans ces occasions ». Certes il s'irrite vite de ses retrouvailles avec l'autorité paternelle, civile et militaire ; force est néanmoins de constater qu'il ne retournera pas chez les Iroquois, mais commandera une petite troupe d'Algonquins, autres « sauvages » d'une tribu indienne rivale. Beauchêne jongle avec les figures de l'autre – car les Algonquins, comme l'écrit Chateaubriand dans *Les Natchez* où il les compare aux Grecs et aux Romains de l'Antiquité, possédaient une culture singulière, irréductible à celle des Iroquois. Il quittera plus tard ses Algonquins, non il est vrai sans tristesse, par désir d'« essayer la guerre sur mer ».

Beauchêne ne devient donc pas véritablement un Amérindien. S'il rend justice à leurs qualités, il le fait souvent d'une manière qui montre qu'il ne veut pas s'attarder, et qu'il n'a cure de devenir ethnologue. Ainsi, « Tout le monde sait que chez ces sauvages un homme qu'ils ont pris [...] peut être dérobé au supplice par un des assistants qui l'adopte, en lui jetant un collier au cou, et une couverture sur le corps, sans autre cérémonie ». Le narrateur pourrait développer le passage à la gloire des Iroquois, en vantant ce droit de grâce doublé d'un droit d'asile et démocratisé. Mais il justifie avec désinvolture son désintérêt : « Je pourrais mieux que personne faire ici une fidèle peinture des usages et des mœurs des Iroquois ; mais il y a tant de ces faiseurs de relations, que je laisse de bon cœur à d'autres le plaisir de faire connaître ce qu'il y a de faux dans celles qui sont entre les mains de tout le monde ». Beauchêne ne s'intéresse pas à l'autre pour lui-même comme on verra.

Plus encore, s'il fait montre d'une incontestable ouverture d'esprit pour les « sauvages » Amérindiens, il en a peu pour les Noirs – les « nègres » - des déserts de Guinée, qu'il rencontre au livre VI, après qu'un vaisseau anglais l'a mis à terre, avec quelques compagnons, sans armes ni vivres. Cette dernière partie, au pittoresque stéréotypé, est moins intéressante que les deux premières. Les « nègres » - comme « sauvages », la désignation est à l'époque moins insultante que péjorative mais n'en atteste pas moins pour autant d'un conformisme au discours ambiant ainsi que d'un refus de reconnaître une diversité derrière un pluriel méprisant – sont d'emblée présentés comme d'hostiles anthropophages. Si Beauchêne a la chance de s'arrêter dans des villages accueillants, il nous décrit une multitude peureuse qui le prend « pour un homme extraordinaire ». Il ne livre pas un éloge très appuyé de la sagesse de ces Noirs qui ne ramassaient d'or « que pour leurs besoins journaliers et que pour avoir en échange tout ce qui leur était nécessaire ». L'échange se borne à un répétitif et superficiel « kio kiow paw » de salutation, que le narrateur n'est pas en mesure de traduire, comme si l'altérité des Noirs de Guinée était, elle,

inassimilable, à la différence de celle des Iroquois. Une fois rassasié, le héros commence à lier une conversation par signe « avec les plus intelligents ». Alors que pour les Iroquois, on assistait à un effort du même pour aller vers l'autre, ici l'autre ne devient un interlocuteur véritable que s'il se replie sur le même ; ainsi du « chef du canton », « généreux nègre » qui s'exprime dans un français irréprochable pour avoir été élevé à Paris ; il estime avec philosophie « qu'il vaut mieux vivre en maître avec des stupides [ses compatriotes] qu'en esclave avec des gens d'esprit [les Parisiens] », et s'accommode donc des premiers, « quoique fort grossiers ». Il sert ainsi de caution à ce discours dominant de l'Europe contemporaine, qui peut vouloir légitimer la traite des Noirs.

Enfin, la marginalité initiale du héros disparaît lorsqu'il fait son entrée dans le monde de la flibuste : le « nous » est alors omniprésent ; et cette solidarité avec l'équipage se double d'un attachement du flibustier à la France, son pays d'origine, qu'il ne remet jamais en cause. Adolescent, il refusait déjà de « suivre [s]es parents, quand ils allaient en guerre contre les Canadiens » ; de même, son vaisseau flibustier n'agit jamais contre les intérêts du royaume de France et de ses ressortissants. Cette fidélité n'a rien de subversif, alors que Mademoiselle Duclos, par rejet des injustices de son pays de naissance, est devenue iroquoise.

On voit donc qu'il convient de nuancer l'anticonformisme du chevalier. En réalité, s'il est certes capable d'une réflexion décentrée de sa culture première, Beauchêne reste avant tout un être d'action, un héros du mouvement.

\*\*\*

Il s'ensuit dès lors que les lieux où passe le héros ne valent pas pour eux-mêmes. N'en déplaise à Léo Claretie, qui voit dans ce roman la « première apparition de la couleur locale » en raison de l'existence de quelques détails géographiques et ethnographiques, force est de constater une certaine absence de descriptions des lieux, des peuples, des personnages, souvent stéréotypés – comme l'est la représentation mythique de la flibuste. La comparaison avec *l'Histoire des aventuriers* d'Exquemelin, où des chapitres entiers sont consacrés à la description de la faune et de la flore, le confirme. Et Roger Laufer y insiste lui-même : « Lesage n'a jamais voulu décrire la nature ». Les verbes d'action courent sur toutes les pages, et nulle raison de s'en étonner puisque, on l'aura compris, Beauchêne n'a rien d'un contemplatif. Une fois n'est pas coutume, on peut lire ce passage sur l'île de Sainte-Anne : « C'est là que j'ai vu des oiseaux d'une couleur bien extraordinaire. Leur corps était d'un rouge fort vif, leurs ailes et leurs queues du plus beau noir du monde. » Mais on ne peut s'empêcher de sourire en constatant que ce jugement esthétique surprenant est immédiatement suivi d'un « Nous approchâmes ensuite du continent et faisant de temps en temps des descentes, nous ruinions les habitations et mettions un prix excessif à la liberté des prisonniers qui pouvaient se racheter », sans même avoir le droit d'être serré, lui seul,

dans le « coffret » du paragraphe. Les hétérotopies valent comme de simples lieux de passages, objets d'une appréhension utilitaire, et où Beauchêne, sauf bien sûr lorsqu'il est sur son vaisseau, ne s'attarde jamais longtemps. Fuyant sa prison irlandaise, il gagne « un *bois* où [il] se repos[e] jusqu'à midi » ; le soir, il soupe de quelques choux qu'il attrap[e] en passant par un *jardin* ; une *prairie* lui sert « à deux usages : à [se] délasser et à [se] laisser subsister ». La mer même, témoin silencieux des péripéties flibustières, dont Gaston Bachelard a montré à quel point elle est un appel à la rêverie, n'est presque jamais évoquée par ce héros pressé, peut-être parce son symbolisme maternel, féminin est étranger au monde viril de la flibuste. Le vaisseau n'inspire pas davantage Beauchêne : il ne pense qu'à s'en emparer pour combattre comme on voit dans « Je me promenai longtemps sur le port, où, malgré la faim canine qui me tourmentait, je prenais plaisir à considérer les vaisseaux qui se présentaient à ma vue ; je n'en voyais pas un à la voile que je ne me représentasse qu'il était à moi ». Il est remarquable que le roman se fonde sur l'alternance constante entre une hétérotopie accueillante et une autre hostile sur terre, entre une victoire des flibustiers et un coup d'arrêt brutal sur mer, ce qui permet à l'action de toujours rebondir ; ainsi dans les déserts de Guinée, où un « village terrible » de Noirs anthropophages succède à un village hospitalier.

A ce désintérêt pour les lieux est lié un certain désintérêt quant à l'autre pour lui-même. Le jeune chevalier, parlant des Iroquois déclare « Je suis curieux [...] de connaître ces gens-là par moi-même, et d'éprouver si j'aurai aussi peu d'agrément dans leur habitation, que j'en ai dans ma famille ». Mais il ajoute très vite « Les sauvages sans doute me laisseront manier des armes à discrétion ». Beauchêne ne s'intéresse à l'espace de l'autre que dans la mesure où il pourra y trouver un exutoire à son énergie débordante et à son goût pour la violence. Une phrase, au début du livre, a valeur programmatique : « On faisait de moi *tout* ce qu'on voulait, quand on me promettait de ces armes » : un « Iroquois », un flibustier... Beauchêne adolescent est à la recherche du lieu le plus adéquate à son caractère ; ce ne sera pas, en définitive, le canton amérindien où « [i]l y avait tous les jours quelque tête cassée de ma façon. Ce qui était cause que mes parents sauvages voulaient quelquefois me renvoyer en Canada, quoiqu'ils m'aimassent tendrement. » Tandis qu'avec les flibustiers, il constate : « je ne pouvais être avec des vivants d'une humeur plus conforme à la mienne », ce qui ne l'empêche pas de déclarer « franchement aux flibustiers que s'ils [le] faisaient demeurer encore quelque temps dans l'inaction, ils [l]'obligeraient à regretter [s]es sauvages ». Peu importe l'autre en tant que tel, Beauchêne offrira ses services au plus offrant ; il se trouve que ce sont les flibustiers, toujours en quête de nouvelles aventures, qui aiment la guerre pour elle-même, à la différence des Amérindiens. Ce qui attire Beauchêne dans les deux cas, c'est que les Iroquois et les Algonquins, comme les flibustiers, sont, le plus souvent, en mouvement sur les terres ou les mers.

La « philosophie des Lumières » n'est donc ici pas tant à l'œuvre dans la conversion du regard jeté sur l'autre que dans un démentiel déploiement d'énergie dont font preuve les flibustiers, au premier rang desquels Beauchêne, qui survit miraculeusement à tous ses voyages et ne se lasse jamais de risquer sa vie, alors qu'un bon nombre de ses compagnons décident sagement, un jour, de se ranger. Comme l'a montré Michel Delon dans *L'idée d'Énergie au tournant des Lumières*, le XVIII<sup>ème</sup> siècle oppose à l'idéal tout classique du repos celui du mouvement. Les flibustiers incarnent l'énergie à l'état pur, débordent de vitalité, ce qui est suggéré par la facilité qu'ils ont à développer les passions les plus fortes, à s'ancrer dans le présent en ignorant toute peur, toute angoisse de la mort ; maîtres de tous les possibles, ils sont capables du meilleur – soigner les ennemis qui ont bravement combattu contre eux, et aller jusqu'à leur rendre une partie de la prise pour ne pas les laisser misérables - comme du pire – châtrer, par plaisanterie, un moine de Rio. Comme l'a souligné Huguette Krieff, ce sont de nouveaux héros qui entrent dans le roman du XVIII<sup>ème</sup> siècle et lui apportent un sang neuf. Le plaisir du lecteur ne vient pas d'une rêverie suscitée par le pittoresque des lieux et des peuples, mais de son aspiration dans un incessant tourbillon de péripéties. De manière significative, la fin du roman est abrupte, ouverte. L'Avis du libraire au lecteur, qui nous raconte ce qu'est devenu le chevalier Beauchêne, montre qu'il est resté impétueux jusqu'à la fin de sa vie, qu'il perd dans un duel. L'histoire enchâssée de Monneville permet, là encore, un effet de contraste. Le comte apparaît en effet comme moins viril – il a d'ailleurs été contraint de passer pour une fille pendant des années – , habité uniquement par « l'espérance de retourner peut-être bientôt dans son pays, où il disait avoir un beau château d'un revenu assez considérable », et de retrouver deux figures *féminines*, sa mère et son amour d'enfance qu'il a épousée et dont il a été séparé malgré lui.

Dans ces conditions, le « bourgeois », au sens large et premier d'habitant du bourg, apparaît comme le repoussoir ultime. Lui sait thésauriser et faire fructifier son gain, ce dont les flibustiers sont incapables. Le narrateur oppose explicitement le mode de vie bourgeois à celui des flibustiers et Beauchêne nourrit depuis sa plus « tendre » enfance une aversion pour cette figure honnie ; entrant dans Montréal à la tête de ses Algonquins, il déclare : « malheur aux bourgeois qui ne me saluaient pas profondément, ou qui m'osaient regarder entre deux yeux. » En définitive, l'opposition principale du roman n'est pas tant celle des Européens et des « sauvages » que celle des bourgeois, êtres d'un seul lieu, et des êtres détenteurs d'une énergie de nature, libres de tous leurs mouvements.

Cette énergie des aventuriers des mers est certes ambivalente et pourrait sombrer dans l'expression du mal. Turcamène, ancien corsaire, joue par exemple un rôle très sombre dans le roman de Marivaux, *Les Aventures de \*\*\* ou les Effets surprenants de la sympathie*. Mais le caractère typé de la plupart des personnages, l'accumulation des carnages

provoquent généralement un effet de déréalisation. Et Beauchêne, quoique parfaitement amoral, reste un héros positif par sa bravoure, son intégrité, sa foi dans les valeurs du groupe. Si des scrupules sont à l'occasion formulés par le narrateur sur les agissements du personnage qu'il a été, le premier regarde le second avec une indulgence qui devient celle du lecteur.

\*\*\*

Hétérotopie et hétérologie apparaissent donc comme deux concepts féconds pour éclairer le « roman de la flibuste » qui nous a intéressé au sein des *Aventures de Beauchêne*. L'histoire du chevalier – à un titre moindre que celle de Mlle Duclos, fondatrice d'une utopie chez les Hurons – agite des idées de relativité culturelle à la mode qui invitent à reconsidérer les espaces de l'autre, et en retour le sien propre. Mais ces notions sont peut-être étrangères, en dernière instance, à l'essence de ce texte, qui relève d'un siècle où se substituent à une pensée analytique des modèles dynamiques. Le vaisseau même, « l'hétérotopie par excellence » pour Michel Foucault en tant qu'il héberge si bien l'imaginaire, est ici le lieu élu entre tous non pas parce qu'il incite à la rêverie, mais parce qu'il est le plus mobile.

\*\*\*

### Bibliographie

ASSAF, Francis, *Lesage et le picaresque*, Paris, Nizet, 1983.

BESSIRE, François, « Le Beauchêne de Lesage ou la discrète accession du pirate au rang de héros de roman », in *Les Tyrans de la mer*, Sylvie Requemora et Sophie Linon-Chipon (dir.), Paris, PUPS, 2002.

CHINARD, Gilbert, « *Les aventures du chevalier de Beauchêne* de Lesage », in *Revue du Dix-huitième siècle*, n°1, Paris, 1913.

CLARETIE, Léo, *Lesage romancier, le roman en France au début du XVIIIème siècle*, Genève, Slatkine, 1970.

COULET, Henri, *Le roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Armand Colin, 2003.

DELON, Michel, *L'idée d'énergie au tournant des Lumières (1770 – 1820)*, Paris, PUF, 1988.

EXQUEMELIN, Alexandre-Olivier, *Histoire des aventuriers flibustiers*, Réal Ouellet et Patrick Villiers (éd.), Paris, PUPS, 2005.

FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », *Dits et écrits*, tome IV, Paris, Gallimard, 1981.

KRIEFF, Huguette, « A l'abordage de l'idée d'énergie : l'héroïsation de la flibuste de Courtilz de Sandras à Voltaire », in *Les Tyrans de la mer*, Sylvie Requemora et Sophie Linon-Chipon (dir.), Paris, PUPS, 2002.

LAUFER, Roger, *Lesage ou le métier de romancier*, Paris, Gallimard, 1971.

LESAGE, Alain-René, *Les Aventures de Monsieur Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers en la Nouvelle-France*, Paris, Ganeau, 1732 ; *Aventures de Beauchêne, capitaine de flibustiers* (sic), La Rochelle, La Découvrance, 2007.